



HAL
open science

**Élise Brault-Dreux (éd.). L'Air du temps de 1922.
Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année**
Isabelle Brasme

► **To cite this version:**

Isabelle Brasme. Élise Brault-Dreux (éd.). L'Air du temps de 1922. Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année. *Miranda: Revue pluridisciplinaire sur le monde anglophone. Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world*, 2023, 28, 10.4000/miranda.55470 . hal-04389105

HAL Id: hal-04389105

<https://hal.science/hal-04389105>

Submitted on 22 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License



Miranda

28 | 2023

Kate Bush entre les arts

Élise Brault-Dreux (ed.). *L'Air du temps de 1922. Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année*

Isabelle Brasme



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/miranda/55470>

DOI : 10.4000/miranda.55470

ISSN : 2108-6559

Éditeur

Université Toulouse - Jean Jaurès

Ce document vous est offert par Université Paul Valéry Montpellier 3



Référence électronique

Isabelle Brasme, « Élise Brault-Dreux (ed.). *L'Air du temps de 1922. Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année* », *Miranda* [En ligne], 28 | 2023, mis en ligne le 13 octobre 2023, consulté le 22 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/miranda/55470> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/miranda.55470>

Ce document a été généré automatiquement le 7 novembre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Élise Brault-Dreux (ed.). *L'Air du temps de 1922. Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année*

Isabelle Brasme

RÉFÉRENCE

Élise Brault-Dreux (ed.). *L'Air du temps de 1922. Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2022, ISBN: 9791023107296

L'air du temps de 1922

Royaume-Uni et États-Unis
aux rythmes d'une année



Élise Brault-Dreux (dir.)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

- 1 L'importance de l'année 1922, fût-elle rêvée ou réelle, est incontournable pour qui s'intéresse de près ou de loin aux écritures « modernistes » britanniques et américaines. La consécration de 1922 comme *annus mirabilis*, ou nouvel An Un pour reprendre la formule d'Ezra Pound, fut entérinée par plusieurs acteurs et actrices des mouvements d'avant-garde du début du vingtième siècle, puis souvent reprise dans le récit universitaire conventionnel du « modernisme », au point de devenir une évidence, l'année 1922 étant parfois même érigée au statut d'*exemplum*. Il n'est donc pas étonnant que son centenaire ait été salué par diverses publications au sein des études modernistes. Pourtant, depuis l'essor des *New Modernist Studies* qui contestent les processus de canonisation et la tentation d'une périodisation rigide et linéaire des mouvements dits « modernistes », il apparaît nécessaire et salutaire de poser la question même de la construction discursive de « l'année 1922 » comme le point d'acmé du « modernisme », et par conséquent d'interroger le bien-fondé d'études considérant isolément cette seule année. L'écueil serait en effet de retomber dans les travers d'un processus de périodisation qui perdrait de vue l'infinie variété des modes de pensée, d'écriture et de création s'inscrivant dans une démarche d'avant-garde dès la fin du dix-neuvième siècle.
- 2 Cet écueil est contourné avec finesse et maîtrise par Élise Brault-Dreux, la directrice du passionnant ouvrage *L'Air du temps de 1922, Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année*, ainsi que par ses dix-huit contributeurs et contributrices. Loin d'être éludé, le caractère potentiellement arbitraire et lacunaire du choix de l'année 1922 est abordé franchement dans l'introduction : « [i]l y a [...] bel et bien une artificialité à 'regarder' 1922 comme une année exceptionnelle, artificialité qui s'apparente d'ailleurs au parti pris d'une voix narrative ou d'une instance focalisatrice, ou encore d'un cadrage esthétique » (13). En cherchant à capter le *Zeitgeist* de 1922, ce volume de 400 pages s'attache à faire affleurer l'état d'esprit qui a pu présider à l'importance de cette année dans les consciences et les parcours esthétiques et intellectuels de certaines figures

considérées comme « modernistes » ou d'avant-garde. Il s'agit ce faisant de retracer une partie de l'archéologie de cette année considérée comme un événement, un *punctum* qui se détache au sein de la période dite « moderniste », *punctum* entendu au sens barthésien de « piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés » (Barthes 49). De ce fait, le volume ne vise pas l'exhaustivité : l'objectif est de livrer quelques « arrêts sur image » (11, 91) distincts et distinctifs de l'année 1922. Un des aspects les plus remarquables concerne la grande variété des différents champs et aires couverts : c'est une atmosphère polymorphe et métamorphique, visuelle et sonore autant qu'intellectuelle et littéraire, qui se dévoile à la lecture de ces pages. Étant donné la richesse et la variété des champs et des personnalités étudiés, un index, tout au moins *nominum*, eût d'ailleurs été utile à la lecture et tout en faisant saillir encore davantage la dynamique rhizomatique du volume. Chacun des chapitres considère ainsi un temps fort, une œuvre, un événement médiatique ou artistique représentatif de 1922, mais auquel 1922 – et *a fortiori* la période dite « moderniste » – ne saurait se réduire.

- 3 Les auteurs et autrices de ce volume ne s'y trompent bien sûr pas, et la première partie, dédiée aux questions de périodisation, le démontre d'emblée : Marc Porée nous avertit dès le premier chapitre que « l'annualisation, en littérature, ne saurait s'envisager de manière cloisonnée et étanche » (23). De fait, à travers la lecture de la nouvelle « The Canary » de Katherine Mansfield et une réflexion qui se déroule en méandres autour du paradigme du clou, l'objectif qui se dévoile en filigrane est d'envisager mais aussi d'interroger 1922 comme « clou » dans le mur, « marqueur » (29) d'une pulsation artistique déjà entrée dans le passé et dont on ne perçoit plus que les vibrations, puisque « The Canary » écrit en 1922, paraît en 1923, après la mort de l'autrice. Dans le deuxième chapitre, Christine Savinel analyse la photographie de Gertrude Stein par Man Ray en 1922, *Rue de Fleurus, avec le portrait de Gertrude Stein par Pablo Picasso*, comme un portrait palimpseste symptomatique d'un état d'esprit « moderniste », où temporalités – 1906, date du tableau de Picasso ; 1922, date de la photographie de Man Ray – et formes d'expression artistiques diverses – peinture, photographie, écriture – sont engagées dans une conversation constante, labile, et en elle-même créatrice. Considérant la commémoration d'événements charnières comme une gageure, Cornelius Crowley nous propose quant à lui de replacer « 1922 dans un temps plus long ». Se défaisant de toute prétention à une quelconque exactitude, son chapitre nous livre une lecture ouvertement « brouillée de ce moment moderniste » (54), faisant émerger un faisceau de connexions entre « l'événement 1922 » et des événements culturels antérieurs et postérieurs, à commencer par exemple par la parution de *La Coupe d'or* en 1904, qui insuffla à Pound et Eliot, compatriotes de James, la vision de l'Europe comme un héritage en perdition et dont ils se sentent appelés à s'émanciper, vision qui se retrouve entre autres dans l'écriture de *The Waste Land*, paru en 1922.
- 4 La deuxième partie du volume est consacrée à cinq auteurs spécifiques. Dans la continuité du chapitre précédent, Amélie Ducroux se penche sur la position de T.S. Eliot au moment de la publication de *The Waste Land* ; Valérie Bénéjam observe celle de James Joyce dans le tourbillon entourant la publication de *Ulysses*, durant l'année où débuta également la longue genèse de *Finnegans Wake*. Frédéric Regard revient ensuite sur les conditions de publication des *Seven Pillars of Wisdom* de T.E. Lawrence, ou « Lawrence d'Arabie ». Dans ces trois cas, il est frappant de constater que la publication de ces œuvres qui contribuèrent dans une très large mesure à la postérité de leurs auteurs s'accompagna de difficultés matérielles et financières, et plus encore d'un épuisement

moral et d'un sentiment de « délabrement » (*ruin*), pour reprendre l'expression de T.E. Lawrence (114). De même, dans un chapitre consacré au pionnier de l'écriture moderniste que fut Joseph Conrad, Josiane Paccaud-Huguet dresse un portrait tout en finesse et en contrastes de l'auteur en 1922 qui le révèle « tout à la fois en majesté et souffrant », à l'image des multiples contradictions et instabilités qui caractérisent son œuvre. Dans le cinquième et dernier chapitre de cette section, mettant en relation les nombreuses pérégrinations de D.H. Lawrence en 1922 avec son sentiment d'une « lassitude » inhérente à l'Europe d'après-guerre, Élise Brault-Dreux fait surgir le lien indissociable entre le renouvellement du rapport au temps et celui du rapport à l'espace chez un Lawrence pour qui l'avenir est nécessairement « ailleurs ».

- 5 Dans la troisième partie, d'autres médias sont explorés : Claire Davison part tout d'abord à « la recherche et la 'relecture' de[s] [...] sons perdus » (166) et tente de nous faire écouter l'année 1922 à travers le grand début radiophonique de la British Broadcasting Company, qui émit pour la première fois le 14 novembre. Son analyse du *Scrapbook of 1922*, composé d'archives de la BBC, diffusé en 1937 et qui se livre comme un véritable document sonore de l'année, est particulièrement fructueuse. Benoît Tadié nous emmène ensuite hors des sentiers battus du « high modernism », grâce à son étude de ce qu'il établit comme la révolution du roman noir américain ou « hardboiled fiction », suscitée notamment par l'engagement des États-Unis dans la Première Guerre mondiale et la Prohibition. Prenant pour point de départ une analyse précise du terme « hardboiled », Benoît Tadié tisse les liens entre la crise générationnelle et « le renouveau démocratique du langage » (190) que ces expériences produisirent, et conclut sur une mise en parallèle de la parution presque concomitante de deux magazines new-yorkais : le numéro du magazine pulp *Black Mask* de décembre 1922, dans lequel deux textes de Dashiell Hammett et Carroll John Daly mettent en œuvre un renouveau de la littérature policière ; et le numéro de *The Dial* paru en novembre 1922, où figure *The Waste Land*. À partir de ce parallèle, les dernières pages du chapitre mettent en exergue les processus de « tradition sélective » (Raymond Williams) qui occultèrent jusqu'à récemment – et négligent encore trop souvent – les nombreux liens entre magazines *highbrow*, *middlebrow* et *lowbrow*. Dans ce même cadre new-yorkais, Émeline Jouve dissèque à son tour la chute de la troupe indépendante des *Provincetown Players* durant le premier semestre de 1922, tandis que Pascale Antolin détaille l'échec cuisant de Fitzgerald dans sa tentative de conquête de Broadway avec sa pièce farcesque *The Vegetable: or from President to Postman*.
- 6 Le quatrième volet de l'ouvrage, consacré aux « nouveaux esthétiques » illustrés par quatre figures de la littérature et de l'art pour qui 1922 aurait eu valeur d'année pivot, s'ouvre sur la révolution allégorique d'une Woolf qui doit se résoudre à la contrariété toute concrète d'un changement de plume et rechigne à l'adoption du plus moderne stylo plume. Catherine Bernard nous livre une lecture de *Jacob's Room* à mille lieues des analyses convenues du modernisme canonique au sein duquel Woolf a tendu à être rangée et encensée, démontrant que la forme « saccagée » du roman, fruit paradoxal des lectures intensives par l'autrice de la tradition littéraire qu'elle vient retravailler comme en creux dans sa propre prose, vient forclure toute possibilité d'épiphanie. Lacy Rumsey analyse ensuite cette autre révolution littéraire que représenta l'essor du vers libre dans la poésie anglophone. Après une analyse finement croisée de poèmes de Philippe Soupault et de William Carlos Williams qui permet de saisir le dialogue entre vers libre anglophone et francophone, la lecture, précise et lumineuse, s'élargit à de nombreux autres poètes et poétesses : Eliot, Pound, Langston Hughes, Wallace

Stevens, Lawrence, ou encore Mina Loy et Marianne Moore. Dans le troisième chapitre de cette partie, c'est la musique qui est abordée à travers le triomphant séjour à New York du compositeur Ralph Vaughan Williams, séjour dont Gilles Couderc expose le caractère de consécration pour sa carrière avant d'analyser les œuvres qu'il créa en 1922. La notion de consécration est également au cœur du chapitre suivant, qui s'ouvre sur la reconnaissance institutionnelle de Paul Nash avec l'achat de son dessin *Trench Pond in a Gale* par Edward Marsh pour la Contemporary Arts Society en 1922, puis son entrée à la Tate Gallery deux ans plus tard ; et l'acquisition par le British Museum de trois bois gravés en 1922, *Winter Wood*, *Dyke by the Road* et *The Bay*. Anne-Pascale Bruneau-Rumsey remonte alors le fil de la carrière de Nash, à partir de son travail comme artiste de guerre dont il cherche à s'émanciper. Comme chez Virginia Woolf ou chez Ralph Vaughan Williams, c'est à travers une analyse intensive et critique de la tradition – Nash est aussi critique d'art et professeur – que l'artiste parvient à se réinventer et à trouver sa voix propre. Impossible de ne pas songer ici à l'essai publié par Eliot trois ans plus tôt, « Tradition and the Individual Talent ». Le chapitre met en lumière combien 1922 constitue pour le peintre une étape charnière et fondatrice au sein de son cheminement esthétique.

- 7 La cinquième partie met en exergue la question à la fois philosophique, éthique et esthétique de l'expression verbale de la pensée et de la « vérité », d'abord à travers le regard distancié que porte Ernest Hemingway à la vie cosmopolite parisienne et les conséquences de ce regard sur ses choix d'écriture, puis avec la publication de l'édition bilingue du *Tractatus Logico-Philosophicus* de Ludwig Wittgenstein. Le rôle de 1922 dans la carrière de Hemingway est en demi-teinte, puisque la plupart de ses manuscrits disparurent en décembre dans un vol de valise. Hélène Aji s'attache alors à retracer « ce qui reste de 1922 » pour l'auteur américain : une vision acerbe de la vie parisienne à travers ses chroniques envoyées sous forme de missives au *Toronto Star*, chroniques qui révèlent son sens d'une injonction à trouver un style rendant compte de sa « vérité » ; pour superficielle et factice qu'elle lui semble, cette vie parisienne lui permet toutefois d'entrer en contact avec Pound et Stein, dont la rencontre en 1922 est fondamentale dans la construction esthétique de l'auteur et sa recherche de la « phrase vraie ». Quant à la parution cette année-là de l'édition bilingue du *Tractatus* de Wittgenstein, présentant le texte allemand et sa traduction anglaise en vis-à-vis et composée dans un étroit dialogue entre Wittgenstein et ses traducteurs anglais C.K. Ogden et Frank Ramsey, elle est replacée par Carle Bonafous-Murat dans le contexte géopolitique des efforts de construction d'une Europe des nations et peut s'appréhender comme une tentative de *praxis* d'un pacifisme à la fois philosophique et linguistique.
- 8 Le volume se clôt sur une courte section dédiée au dessin de presse et composée d'un seul chapitre. Philippe Vervaecke nous offre une rétrospective de l'année 1922 à travers le prisme des caricatures du néo-zélandais David Low, qui observe le Royaume-Uni d'un œil distancié et le dépeint d'une plume acerbe, revivifiant la tradition de la caricature dans la presse britannique.
- 9 Puisqu'il ne prétend pas à l'exhaustivité, *L'air du temps de 1922* comporte des manques inévitables eu égard au foisonnement du « moment » examiné – incomplétude somme toute quintessentielle des démarches modernistes : certaines œuvres, certains auteurs et surtout autrices sont passés sous silence, qui auraient pu trouver leur place ici, telles que (pour n'en citer qu'une poignée, me résignant également à l'incomplétude) Elizabeth Bowen, Rose Macaulay, ou encore May Sinclair, si souvent vue comme une

« édouardienne », voire une « victorienne », mais dont la nouvelle « The Victim » parut dans le premier numéro du *Criterion*, à la suite même de *The Waste Land*. On peut regretter de fait que les femmes, bien que loin d'être absentes, demeurent sous-représentées dans ce volume fascinant, ce qui tend à perpétuer une image encore trop masculine des modes de pensée, d'expression et de création considérés comme « modernistes ». Il demeure que cet ouvrage, riche de dix-neuf chapitres d'éminent.e.s spécialistes, constitue un tour de force : le pari de capter « l'air du temps de 1922 » y est magistralement relevé par sa directrice comme par ses contributrices et contributeurs, dont les analyses méticuleuses sont étayées par une érudition prodigieuse. À la lecture de cet ouvrage, il nous est effectivement donné d'avoir un aperçu certes inéluctablement subjectif et partiel, mais singulièrement synesthésique et vibrant, de ce que pouvait être l'atmosphère intellectuelle et esthétique des milieux d'avant-garde britanniques et américains en 1922.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland. *La Chambre claire. Note sur la photographie*. Paris : Le Seuil, 1980.

INDEX

Mots-clés : modernisme, avant-garde, histoire littéraire

Keywords : modernism, avant-garde, literary history

AUTEURS

ISABELLE BRASME

Maîtresse de conférences en littérature britannique

Université de Nîmes et Université Paul Valéry Montpellier 3, EMMA EA 741

isabelle.brasme@univ-montp3.fr